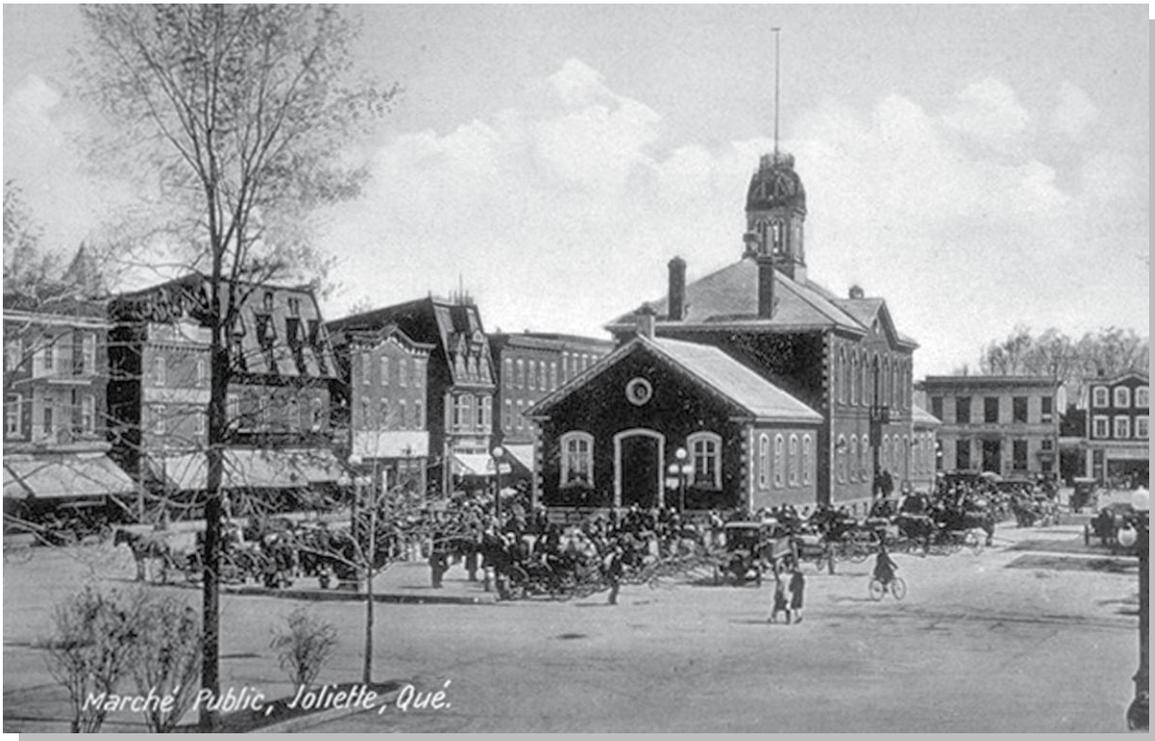


# *le Messenger*

Volume 1 – NUMÉRO 53

**Bulletin de la Société d'histoire  
de Joliette – De Lanaudière**



*Le vieux Marché de Joliette, construit en 1874 et démoli en 1963.*

***Colligite fragmenta ne pereant  
Ramasser les parcelles avant  
qu'elles ne se perdent***

JUIN 2017  
ISSN 1718-0481



Le Messenger vol 1 numéro 53  
ISSN 1718-0481

Responsable de la rédaction :  
Jean Claude De Guire,  
Archiviste et directeur général

Collaborateurs :  
Simon Desrochers, étudiant en histoire  
Claude Perreault, historien et président

#### MOT DE LA DIRECTION

Bien le bonjour chers membres! Aurons-nous un été agréable pour compenser notre hiver rigoureux et notre printemps pluvieux ? Tant de sites extérieurs à visiter et tant de gens à retrouver, le soleil doit nous accompagner! En plus de Montréal qui célèbre ses 375 printemps, la ville de L'Assomption fête son 300<sup>E</sup> anniversaire et les 29 et 30 juillet le village sera en fête. Ce **MESSAGER 53** fait écho à deux conférences du printemps : celle concernant les descendants lanaudois de **Nicolas Perrot** et celle portant sur **de Gaulle et le Québec**. Vous découvrirez également en quoi nous devons pour le moins regretter la récente démolition de la **maison Alarie-Leblanc** qui était située à Joliette. Enfin en considération de notre expédition du 7 juin dernier à **Saint-Jean-de-Matha**, nous expliquerons le lien historique entre cette municipalité et la **seigneurie de Ramezay**, et nous revisiterons **l'abbaye Val-Notre-Dame** et le personnage fascinant de **Louis Cyr**.

Prudence sur nos routes et nos lacs, bel été et bonne lecture!

---

Disparition de la maison Alarie-Leblanc : le 'fonds' de l'histoire par Jean Claude De Guire

Avec le début du printemps disparaissait, sous le pic des démolisseurs, une maison historique sise au 153 rue Saint-Charles-Borromée nord à Joliette, à la hauteur de la rue Fabre. Datant de la fin du XIXe siècle, de style vernaculaire Second Empire et toute de

bois vêtue, elle avait conservé pour l'extérieur d'intéressantes dentelles de bois, une toiture mansardée à brisis sur quatre côtés percés de lucarnes et surtout d'élégantes fenêtres en baie. La flore et les arbres matures qui avaient traversé le temps et entouraient la demeure avaient au préalable été rasés.



Sarah et une amie devant la maison 1971 ©SHJL



Sarah et Thérèse sous les hydrangers 1921 ©SHJL

Suivant la localisation et l'âge du bâtiment, le lieu pouvait raconter une histoire. Il faisait face au domaine des Clercs de Saint-Viateur et jouxtait l'ancienne résidence du médecin et maire, Camille Roussin. Sans y connaître ses propriétaires, nous aurions pu la visiter encore récemment, considérant les longues années durant lesquelles ses généreuses boiseries intérieures avaient servi de décor aux restaurants Le bedon rond et la trattoria La Scarpetta.

Malgré cette triste fin, la Société d'histoire conserve heureusement aujourd'hui un fonds d'archives témoignant et du patrimoine disparu et de la famille qui y était rattachée : la famille Alarie-Leblanc.

Le fonds F16 Thérèse Alarie (1) se compose en effet d'assez d'éléments iconographiques et textuels pour nous permettre de retracer une petite histoire familiale.

En ouvrant les dossiers du fonds, nous avons l'impression d'ouvrir les tiroirs de commode de deux soeurs célibataires et âgées, délicieusement conservatrices d'un passé pour lequel elles démontrent pleinement joies et fierté : il s'agit de Sarah et Thérèse Alarie. Toutes deux sont décédées à la fin du siècle dernier.

D'un point de vue archivistique, parce que les photographies les plus récentes datent des années 1980 et qu'on y reconnaît des joliettains toujours de ce monde, il nous sera permis de recueillir des témoignages. De plus, des recherches généalogiques basées notamment sur les cartes mortuaires et la lecture des monographies de nos

---

municipalités serviront à générer une notice biographique qui complétera le traitement préliminaire du fonds.

Alors qui sont les Alarie? Qui sont les Leblanc? D'où viennent-ils et en quoi se rattachent-ils à la petite ou grande histoire de Joliette et même celle de Lanaudière?

Reportons-nous d'abord au 26 mai 1890, en l'église de l'Épiphanie alors que Guillaume IV Alarie (1857-1935) épouse Sarah Leblanc (1852-1922). Ce sont les père et mère de Sarah et Thérèse Alarie.



Sarah Leblanc, Sarah, Thérèse et Guillaume IV Alarie 1916 ©SHJL



Sarah, les filles d'Édouard Fisk, Guillaume IV Alarie et Sarah Leblanc Alarie 1917 © SHJL

Le mutuel consentement est reçu dans le second temple de L'Épiphanie. Le premier, signé Victor Bourgeau, a en effet brûlé en 1885. Reconstituée en 1886 par l'architecte Victor Roy, cette église brûle aussi de nouveau en 1991 emportant dans les décombres des œuvres du verrier Guido Nincheri (1885-1973) mais surtout un tableau immense représentant l'Épiphanie et qui surmontait le maître autel. Cette œuvre du peintre Adolphe Rho (1839-1905), les sœurs Thérèse et Sarah Alarie en conservaient une ancienne photographie couleur sépia et pour cause : l'œuvre originale avait été offerte par leur grand-père maternel François Séraphin Leblanc (1807-1890) à l'église de sa paroisse.

François Séraphin Leblanc est un pionnier de L'Épiphanie. C'est lui qui a d'ailleurs cédé un lopin de terre pour la construction de l'église. Le notaire Christian Roy précise que lors de l'abolition du Régime seigneurial en 1854, François Séraphin Leblanc établit son lieu de vie là où les seigneurs avaient leur résidence. L'actuelle rue Leblanc de L'Épiphanie passe maintenant à l'endroit de ce petit domaine.

François Séraphin Leblanc est lui-même issu d'un milieu favorable à l'épanouissement et la prospérité.



Fontaine à eau glacée en étain  
de F.S. Leblanc © SHJL



Memento de F.S. Leblanc © SHJL

Il est en effet le fils de Jean-Édouard Leblanc (1769-?) et Marie-Angélique Proulx (1774-?).

Mais comme le démontrent encore les registres noircis de la paroisse Saint-Paul, François Séraphin Leblanc est le frère de Joséphine Leblanc, celle que prend pour épouse Michel Boulet le 6 novembre 1837. A ce grand mariage assiste un certain nombre de notables de la région dont deux véritables commerçants du village de L'Industrie, messieurs James Stansfeld et Jean Édouard Le Houillier et une demoiselle de qualité, Mathilde Ducondu...future dame Édouard Scallon!

Les Leblanc sont bien entourés.

A ce mariage assiste surtout un autre frère de l'épouse, un frère de François Séraphin Leblanc : le notaire Jean-Olivier Leblanc.

Ainsi Jean-Olivier Leblanc est bel et bien l'oncle paternel de Sarah Leblanc et le grand-oncle des sœurs Thérèse et Sarah Alarie. Ce qui nous ramène directement à l'entourage de Barthélemy Joliette, à ces pionniers qui furent l'essence même de la future cité!

En effet, Jean-Olivier Leblanc a débuté sa vie professionnelle à titre de jeune clerc pour le notaire Joliette. Une fois reçu en 1824, il épouse le 19 octobre Julie Rondeau, la nièce du Sulpicien et vicaire de Notre-Dame de Montréal Joseph Borneuf (1762-1819), celui qui administre les droits seigneuriaux des Sulpiciens. En 1824, devenu notaire, Leblanc débute ses minutes en instrumentant les premières concessions au village d'Industrie (3) puis en 1825 il y installe son bureau(4). Il sera une des figures de proue de la communauté joliettaise durant toute sa pratique (1824-1879).

Mais revenons au frère de Jean-Olivier, notre François Séraphin Leblanc. Ce dernier se marie une première fois à L'Assomption le 20 octobre 1829 à Luce Peltier (1803-1832) puis le 14 septembre 1835 à L'Assomption toujours à Aurélie Cormier fille de Benjamin Cormier et de Madeleine Bengle. Celle-ci est d'ascendance allemande.

---

Outre Sarah épouse de Guillaume IV Alarie, François Séraphin Leblanc et Aurélie Cormier ont eu huit autres enfants et la majeure partie de leurs garçons fréquentèrent le collège de L'Assomption :

- Zéphirin-Alphonse époux d'Aveline Amireault
- Charles, marchand de Joliette
- Hormidas, médecin ayant pratiqué à Montréal
- Joseph Favila, organiste
- Séraphin
- Marie-Louise
- Henriette
- Charlotte, épouse de François Amand cultivateur

La mère des sœurs Alarie, Sarah Leblanc, avait des assises familiales bien ancrées au village d'Industrie puis dans la ville de Joliette, des assises liées aux grands personnages de cette région. On retrouvait dans la maison de Sarah Leblanc plusieurs objets provenant de son défunt père dont un magnifique pot à eau en étain sur son support et ses deux gobelets dont nous avons une photographie. (voir photo page 5)

Qu'en est-il du père des sœurs Alarie, Guillaume IV?

La famille de Guillaume IV Alarie (1857-1935) venait de la région de Mirabel (Saint-Janvier) et Sainte-Anne des Plaines.

Son père Guillaume III Alarie (1827-1909) était le fils de Guillaume II Alarie et de Marie Berthiaume. Guillaume III avait épousé à Saint-Janvier le 24 août 1852 Joséphine Papineau (1833-1866). Cette dernière était la fille de Joseph Papineau de Saint-Martin (Laval) et Archange Forget dit Despatie née en 1793 à Sainte-Anne des Plaines.

Le père des sœurs Alarie, Sarah et Thérèse, exerçait une profession fort utile pour l'époque en ce qu'il était vétérinaire. En 1918, il est commissaire d'école.

Quant à la cadette Thérèse, elle connut la grâce d'être musicienne tout comme son oncle maternel Joseph Favila Leblanc. Elle avait l'honneur d'être organiste liturgique et même concertiste à la cathédrale de Joliette.

Selon les propos recueillis auprès du docteur René Prévillie qui a bien connu les demoiselles Alarie, Thérèse et Sarah vouaient une grande admiration pour leur père Guillaume IV. Elles en parlaient abondamment. Lorsqu'elles recevaient le médecin de famille à la maison, l'heure était au cérémonial. Dans l'ambiance surannée de leur salon, elles servaient le thé et s'appliquaient à tenir une conversation éclairée. Parfois un concert intime était donné. Elles étaient charmantes et l'une prenait soin de l'autre.

Les documents du fonds d'archives nous présentent ces demoiselles dans ce grand jardin aujourd'hui rasé. Elles posent avec joie sous les lilas en fleurs, tenant une rose démesurée et éclatante, adossée aux colonnes de la galerie ou simplement assises au

---

parterre. Elles posent enfin avec leur mère Sarah Leblanc, quelques membres de la famille et surtout ce père vétérinaire tant admiré. Des programmes de concerts témoignent de leur amour de la musique. D'autres images témoignent du raffinement et de l'élégance de leur quotidien.



Thérèse Alarie au parterre 1971 © SHJL



Sarah et Thérèse dans leur salon 1973 © SHJL

Avec la maison Alarie-Leblanc disparaît un pont historique bien tangible entre des familles souches de Joliette et des environs et cela est pour le moins déplorable. Abîmée par une exploitation commerciale évidente et fermée durant quelques hivers par la suite, la maison de bois était probablement irrécupérable.

Par chance, par son œuvre de mémoire, la Société d'histoire veille à la conservation du patrimoine archivistique et ce pour l'intérêt public.

- 
- (1) Le contenu du fonds F16 Thérèse Alarie ne remplit qu'une seule boîte.
  - (2) Roy Christian Histoire de L'Assomption 1967, p. 480 – 163A
  - (3) Martel Claude Histoire de Joliette au cœur de Lanaudière Nouvelle édition, revue et corrigée p. 104
  - (4) Martel Claude Histoire de Joliette au cœur de Lanaudière Nouvelle édition, revue et corrigée p. 54

---

### Notre randonnée à Saint-Jean-de-Matha par Jean Claude De Guire

Le mercredi 7 juin, par un soleil radieux et une confortable température, un groupe composé de 22 membres de la Société d'histoire et participants issus du grand public,

---

s'est rendu à Saint-Jean-de-Matha pour visiter deux attraits du village et partager un repas au coeur de ce coin de Lanaudière.

Le départ en autocar Gaudreault prévu pour 8 h 30 a été respecté comme tout l'horaire de la journée d'ailleurs. Vers 9 h 15, nous sommes descendus à la boutique de l'abbaye Val Notre-Dame pour découvrir les produits alimentaires préparés par les moines de l'abbaye : confitures, compotes, gâteaux aux fruits ou aux dattes, caramels, chocolats divers ou de nombreux fromages, autant de saveurs ont retenu notre attention. Certains se sont laissé charmer par les livres de la librairie attenante ou l'artisanat des vitrines.

Pour nous rendre à l'abbaye à 10 h, le Frère Sylvain a eu la gentillesse de nous accompagner en autocar pour expliquer brièvement le pourquoi de l'installation des moines cisterciens au site de la montagne coupée et le mile carré qu'ils avaient acquis en 2004.

A l'abbaye trappiste, c'est un aimable et tout sourire Père Bruno-Marie qui nous attendait pour nous servir de cicérone et sur les terrains attenants au monastère et dans le monastère lui-même. L'homme de 65 ans nous a d'abord indiqué la chapelle dont le chœur et l'autel sont éclairés par un plein mur de verre qui donne à voir le roc de la montagne. C'est là que notre moine guide a pu aborder entre autre les caractéristiques de l'architecture dépouillée mais combien respectueuse de l'environnement et des us et coutumes des habitants de l'architecte qu'est Pierre Thibault. Après avoir déambulé dans l'édifice autour du jardin, nous avons visité la salle du Chapitre, le réfectoire et les cuisines. Partout, la grandeur est en osmose avec la nature, le détail est dans la matière, tout n'est qu'ordre, minimalisme, silence et verticalité.



L'intérieur de l'abbaye © SHJL



L'aimable Père Bruno-Marie © SHJL

Après nous avoir montré à l'extérieur deux points de vue extraordinaires sur la vallée de la rivière L'Assomption, notre guide nous a présenté à 11 h 30 un documentaire maison sur l'histoire de ces moines venus du monastère de Bellefontaine en France pour fonder

---

en 1881 -sous l'auspice du sulpicien de Montréal Benjamin-Victor Rousselot - un monastère à Oka, un territoire alors situé dans l'ancienne seigneurie de Saint-Sulpice. Les supérieurs des moines n'eurent pas de difficulté alors à recruter de jeunes trappistes dans un Québec peuplé de familles nombreuses et de fervents catholiques. Les supérieurs eurent cependant à reconstruire deux fois leur monastère et bâtiments de ferme qui furent consumés dans de graves incendies. Selon la coutume dite de Saint-Benoît, nos moines doivent subvenir à leur besoin en valorisant le travail manuel. Le travail culinaire est valorisé à cette fin. Des produits agroalimentaires de qualité dont le fameux fromage OKA mis de l'avant chez nos moines en 1883 en découleront.

A midi, nous étions conviés à la chapelle où les moines du monastère assistaient à l'office de Sexte, une célébration qui marque la sixième heure du jour, qui commémore le moment où Jésus est cloué sur la croix de sa passion. Hymne et psaumes rythment cet office.

Par la suite, l'autocar nous conduisait à l'Auberge de la montagne coupée pour notre repas composé au choix de poisson ou de volaille et terminé par une crêpe glace et agrumes.



Le groupe au belvédère de l'Auberge de la montagne coupée : quelle vue! © SHJL

A 14 h 30 nous étions attendus cette fois à la Maison Louis-Cyr, au village, par la guide animatrice Lyne Daigle. Celle-ci est une descendante de la famille de ce phénomène international que fut notre mathalois. Madame Daigle débute sa visite par la présentation des pièces de la maison entièrement rénovée grâce à une subvention du gouvernement fédéral suite au succès du film de Daniel Roby en 2013. Louis Cyr natif de Saint-Cyprien-de-Napierville devint mathalois parce que son épouse, Méлина Comtois, y avait sa famille. Si le couple s'est rencontré à Lowell Mass. – lieu d'exode des canadiens

---

en quête de travail au 19<sup>e</sup> – ils se marient en 1882 à l'église actuelle de Saint-Jean-de-Matha.



La maison Louis-Cyr, le groupe, notre guide interprète et notre autocar © SHJL

Peu de mobilier date de l'époque de Louis Cyr. La baignoire étonne au passage. Cependant, la table de la salle à manger, remplie de victuailles, illustre abondamment les repas gargantuesques de l'homme fort, celui qui habita la maison quelque temps avant de l'offrir en cadeau à sa fille.

Enfin la partie arrière du bâtiment, nous plonge dans l'univers des exploits de Monsieur Cyr. De sa taverne rue Notre-Dame à Montréal, à la troupe américaine de cirque ambulante jusqu'à ses prestations en Europe l'homme fort excelle. Il terminera sa carrière en créant son propre cirque.

Au tournant du siècle sa constitution périclité il décède à 49 ans. Mais selon notre guide animatrice, la richesse financière qu'il laisse derrière lui sera la cause d'un drame familial. Ses héritières, sa veuve Méлина Comtois Cyr puis sa fille Émiliana Cyr auraient été internées injustement à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu suite à des manigances de l'époux de cette dernière : le docteur Zénon Maxime Aumont.

Après cette journée brodée de moments de sérénité et de récits intéressants, notre groupe est revenu à bon port. A l'an prochain pour une autre excursion en équipe! Nous vous y attendons!

---

### Louis Cyr, entre l'homme et la légende par Simon Desrochers

Imaginez que votre père dispose de deux de ses amis un peu grassouillets sur son dos et les soulève ainsi. Impressionnant, non? Maintenant, imaginez que votre père dispose dix-huit de ces mêmes amis sur son dos et... les soulève une fois de plus. La petite Émiliana est la seule, encore aujourd'hui, à avoir pu affirmer que son père avait réalisé cet

exploit<sup>1</sup>. Son père, c'était Louis Cyr, « l'homme le plus fort du monde ». Né Cyprien Noé, cet homme massif de 325 livres descendait d'une famille d'hommes forts et était presque prédestiné à devenir le meilleur d'entre eux, puisqu'il pesait déjà dix-huit livres à la naissance<sup>2</sup>! Bien qu'il vécut de 1863 à 1912, la force de Louis Cyr reste encore invaincue de nos jours. Personne n'a en effet réalisé un exploit plus grand que la levée d'une plateforme de 4337 livres sur son dos, personne n'a soulevé, d'un seul doigt, 553 livres à quelques centimètres du sol<sup>3</sup>. Et pourtant, cet hercule n'avait ni technique ni artifice! Il n'utilisait que sa force brute.



Mélina Comtois Cyr, Émiliana Cyr et Louis Cyr © SHJL

Le « gros Louis » aurait mangé près de dix livres de viande par jour<sup>4</sup>, et vers la fin de sa vie il devait suivre une diète spéciale lui demandant d'avaler trois gallons complets de lait quotidiennement<sup>5</sup>. Il est vrai qu'un petit appétit n'aurait jamais pu nourrir sa musculature. Il pouvait retenir quatre chevaux musclés tirant en sens contraire avec l'aide toute simple de deux brassards enfilés sur les avant-bras de ce monstre de force. Et comme si ce n'était pas assez, Louis Cyr réalisait cet exploit sur une scène en bois l'empêchant d'enfoncer ses jambes dans le sol, tandis que les chevaux étaient parfois équipés de crampons solides<sup>6</sup>. Il était le champion des Bras de Fer, nombreux à l'époque, et l'amuseur public le plus épatant de son époque. Son charisme était tel que des monuments à son image ont été érigés après sa mort, non seulement au Canada, mais aussi en Allemagne, aux États-Unis et en France<sup>7</sup>.

Louis Cyr n'est toutefois pas qu'un personnage historique<sup>8</sup>, c'est un mari très catholique et un fils de fermier qui a bel et bien vécu. En ce sens, il faut regarder au-delà de sa légendaire musculature et de ses exploits inimaginables. Son père, Pierre Cyr, était un cultivateur et un bûcheron de profession, et sa mère, Philomène Berger-Verronneau,

---

était haute de plus de six pieds et pesait dans les 230 livres<sup>9</sup>. La famille avait de nombreux enfants et la réalité de l'époque fit en sorte que Louis quitta l'école dès l'âge de douze ans pour travailler et aider à subvenir aux besoins de la famille. Les Cyr déménagèrent un moment aux États-Unis, à Lowell plus précisément, pour y trouver du travail, puis revinrent au Québec. Âgé de moins de vingt ans, Louis épousa Mélina Comtois, qui resta sa femme jusqu'à la fin de sa vie et avec qui il eut un fils mort en bas âge et une fille, Émiliana.

Le plus surprenant est de constater que la fragile Mélina ne pesait pas plus de cent livres. C'était une femme délicate qui nous laisse croire que Louis Cyr, derrière ses muscles imposants, cachait une douceur tout aussi impressionnante. L'homme fort ne tarda pas à se donner en spectacle pour différents gérants, faisant bons et mauvais coups, mais se faisant à tout coup connaître. Il avait avec lui son frère Pierre, également très fort, qui l'aidait dans ses représentations. En 1906, il acheta une maison à Saint-Jean-de-Matha, qui existe encore aujourd'hui, et c'est là qu'il profita de la vie de famille et du calme entre les tournées. Il y jouait du violon pour ses amis<sup>10</sup>, rigolait et donnait de son temps pour aider les autres. Atteint de la maladie de Bright, il perdit de sa force, obligé de suivre la diète spéciale dont il a été mentionné plus tôt. Il finit par en mourir, en novembre 1912, mais sa légende ne s'est jamais éteinte<sup>11</sup>.

Aujourd'hui, Louis Cyr a inspiré un film, il a été le sujet d'une biographie, on a fait des statues à son effigie, il a donné son nom à des rues, des commerces, des concours de force et plus encore. Il détient plusieurs records de force malgré les 105 ans nous séparant du jour de sa mort et un musée commémore ses exploits, mais aussi sa vie quotidienne, dans le village où il a vécu avec sa femme et sa fille. Sa légende a fait connaître le Canada sur la scène internationale à l'époque, et il a donné l'envie aux Canadiens-français et aux Québécois qui ont suivi de se tenir droits et fiers. C'est parce qu'il était un homme avant d'être une légende que Louis Cyr nous émerveillera à jamais.

### Notes de lecture

<sup>1</sup> Don Bell, « Louis Cyr, the nonpareil », p. 20.

<sup>2</sup> Jean-Noël Dion, « Louis Cyr : homme fort et amuseur public, dans Cap-aux-Diamants, n°69, 2002, p. 18-19.

<sup>3</sup> Ibid., p. 24.

<sup>4</sup> Jean-Christophe Laurence, « Dans la peau (et le talon) de Louis Cyr », dans La Presse, 6 juillet 2013.

<sup>5</sup> Jean-Noël Dion, op. cit., p. 22.

<sup>6</sup> Gerald Aumont, « Louis Cyr », dans Québec-Histoire, vol. 1, n° 5-6, 1972, p. 88.

<sup>7</sup> Omer Valois, « Louis Cyr (1863-1912) », Société historique de Joliette, 1964.

<sup>8</sup> C'est tout récemment, soit le 10 octobre 2013, que Louis Cyr est devenu officiellement un personnage historique reconnu par le Ministre de la Culture et des Communications du Québec. Le film « Louis Cyr », sorti la même année, y est sans aucun doute pour quelque chose. Mathieu Ferland, « Louis Cyr est officiellement nommé personnage historique », dans Le Journal de Joliette, 22 octobre 2013.

<sup>9</sup> Jean-Noël Dion, op. cit., p. 18.

<sup>10</sup> Don Bell, op. cit., p. 20.

<sup>11</sup> Jean-Noël Dion, op. cit., p. 18-22.

---

## La seigneurie de Ramezay par Claude Perreault

La seigneurie de Ramezay fut concédée en 1736 par le gouverneur de Beauharnois et l'intendant Hocquart à Louise-Geneviève de Ramezay, veuve d'Henri Deschamps de Boishébert. En 1755, cette dernière la vend à Joseph Gauthier, sieur de Varennes. Ce dernier acquiert également la seigneurie d'Ailleboust et constitue alors le fief Jouette. En 1791, elle passe aux mains des héritiers de Joseph et de Louise Gauthier. En 1796, les héritiers vendent le fief Jouette à Nathaniel Hazard Tredwell, Toutefois, en 1800, ledit fief est saisi sur les biens de ce dernier puis adjugé par le shérif de Montréal à Pierre-Louis Panet.

La seigneurie de Ramezay mesure une lieue et demie de front sur quatre lieues de profondeur. Les premiers colons, des Anglais, des Écossais et des Irlandais apparaissent vers 1825. De nombreux Canadiens-français les y rejoignent par la suite. Le peuplement de la seigneurie fut très lent à cause particulièrement de la pauvreté du sol. Ce n'est que le 12 juillet 1840, qu'une requête signée par 87 francs tenanciers est présentée par le curé Brossard de Sainte-Élisabeth pour demander à Mgr Ignace Bourge, archevêque de Montréal, « la permission de construire une chapelle en bois, dans laquelle le service divin puisse se faire en attendant mieux »<sup>(1)</sup>. Pour appuyer leur demande ils soulignent :

*« que la distance de plus de trois lieues où la plupart d'entre eux se trouvent des églises des paroisses de Sainte-Élisabeth et de Sainte-Mélanie, dont ils ont fait partie jusqu'à présent, les difficultés que leur présente la rivière de l'Assomption, les chemins surtout pendant l'automne et le printemps, la presque impossibilité d'envoyer d'aussi loin leurs enfants aux instructions chrétiennes, d'y transporter leurs nouveaux-nés pour le baptême, leurs défunts pour la sépulture, et de s'y rendre eux-mêmes régulièrement pour accomplir leurs devoirs religieux, sont de puissants motifs qui leur ont fait sentir le besoin de former une paroisse à part. »*<sup>(2)</sup>

Le 14 novembre 1840, Mgr Bourget érige canoniquement la nouvelle paroisse qu'il désigne sous le nom de Saint-Félix-de-Valois dont la fête est célébrée chaque année le 20 novembre. De plus, il autorise la construction d'une chapelle de deux étages mesurant 45 pieds par 25. Le 1<sup>er</sup> étage servira de résidence pour le curé desservant et de salle publique; le deuxième étage servira aux offices religieux. La nouvelle paroisse s'étend également sur les terres sises dans le nord des seigneuries de Berthier et de Lanoraie ainsi que sur une partie du canton de Brandon.

L'abbé Antoine Proulx sera le premier curé desservant à la fois Saint-Félix-de-Valois et Saint-Gabriel-de-Brandon. N'ayant pas de cheval, il se déplaçait à pied d'une paroisse à l'autre avant de s'acheter un cheval. Et, dans une lettre adressée à son évêque, il indique que les deux tiers de ses paroissiens ne paient pas leur dîme, non pas par

---

négligence mais à cause de leur extrême pauvreté. Les registres paroissiaux s'ouvrent en 1843.

Quant à la municipalité, elle fut érigée en 1845 puis abolie deux ans plus tard et rétablie en 1855. En 1926, la municipalité de village, entièrement enclavée dans la municipalité de paroisse, se détache de ladite municipalité de paroisse. Ces dernières se sont regroupées en 1997.

En 1852, la partie nord de Saint-Félix s'en détachera pour donner naissance à la paroisse de Saint-Jean-de-Matha.

---

(1) *Requête à Mgr Ignace Bourget (12 juillet 1840)*

(2) *idem*

---

Une conférence qui fait salle comble : De Gaulle, Barrette et Masse par Jean Claude De Guire

Le lundi 1<sup>er</sup> mai dernier, la société d'histoire recevait l'historien Roger Barrette pour nous entretenir de l'impact des discours et des gestes de Charles de Gaulle et ceux d'Antonio Barrette et de Marcel Masse sur les rapports diplomatiques entre la France et le Québec.

D'entrée de jeu, monsieur Barrette nous a indiqué que son travail de recherche fait état de nouvelles découvertes sur Charles de Gaulle en ce que les archives du conseil des ministres de France, les archives diplomatiques du Quai d'Orsay et les archives du Québec d'il y a 50 ans deviennent de plus en plus accessibles et qu'ainsi le chercheur n'a plus seulement les dires des journalistes pour se faire une tête mais peut y ajouter la pensée même des acteurs du temps.



Roger Barrette

---

Notre conférencier a eu la gentillesse d'éclairer ses propos par des archives sonores que nous pouvons ici transcrire. De plus, si le conférencier s'est attardé aux rapports France-Québec au-delà le décès du général, nous ne rapporterons dans ce résumé que l'essence de ces liens politiques la vie durant de celui qui sera chef de la France libre et l'instigateur de la Ve République.

Nous connaissons le général de Gaulle pour son passage historique en 1967. Cependant comme le soulève Roger Barrette, pourquoi et à partir de quand le grand homme s'est-il intéressé au Québec? En quoi Antonio Barrette et Marcel Masse ont été des acteurs attentifs dans les relations France-Québec?

De Gaulle est avant tout issu d'un milieu intellectuel bien précis. Sa famille est d'origine normande et champenoise. Son grand-père est un historien. Son père, Henri de Gaulle est historien également et il enseigne au Collège Stanislas à Paris (6<sup>e</sup>). Le jeune Charles est donc sensibilisé à la grandeur et aux vicissitudes millénaires de la France. Lorsqu'il est confronté à la vie militaire, il incarne un véritable stratège visionnaire, capable d'exiger la présence de chars d'assaut au front, une stratégie que lui emprunteront d'ailleurs les allemands eux-mêmes. Du point de vue du politique cette fois, de Gaulle le chef sait s'attacher à un objectif et y concentrer ses efforts.

C'est en fait à Arras en 1913, alors que de Gaulle est jeune officier, que notre militaire fait référence, pour une première fois au Québec, dans une conférence sur le thème du patriotisme : il soulève alors la bravoure de Montcalm. *'Je meurs content de ne pas avoir vu les anglais à Québec'*.

Des années plus tard, durant la seconde guerre mondiale, le Général s'adressa directement aux canadiens-français dans un discours diffusé sur les ondes de la BBC au lendemain de sa condamnation par le gouvernement de Vichy. Selon lui alors personne au monde ne pouvait comprendre mieux que les canadiens-français le sort des français. La Presse de Montréal écrit 'La France nous appelle !'.

En 1944, De Gaulle visite Québec et Montréal. Il écrira dans ses mémoires « *Je me suis senti alors comme submergé par une vague de fierté française bientôt recouverte par une douleur inconsolée venue du lointain de l'histoire* ». Pour notre conférencier, le général historien connaissait très bien les conséquences du Traité de Paris de 1763 qui mit fin à la Guerre de sept ans. Le grand homme ne les avait pas digérées.

Et du côté québécois, qui est le premier de nos premiers ministres à favoriser des relations avec la France? Ce sera brièvement Maurice Duplessis et ce en 1958. Ce dernier nomme à Paris le diplomate Jean Désy (1893-1960).

Puis, le 8 janvier 1959, après une IVe République éreintée d'une succession de gouvernements éphémères, de Gaulle devient - après avoir exigé la rédaction d'une nouvelle constitution - le Président de la Ve République. Cette étape française aura des retombées pour le Québec. Dorénavant, bien que bénéficiant d'un ministre des affaires

---

étrangères spécifique, le Président a un droit de regard sur les affaires étrangères de la France: c'est un domaine réservé présidentiel! Le dossier du Québec est donc tombé entre les mains d'un homme politique de grande stature pour son siècle et qui nous connaissait et par l'histoire et par la guerre.

Vingt jours après son assermentation en 1960, Antonio Barrette annonce la nomination prochaine à Londres et à Paris d'agents de service et ce avec un budget supplémentaire de 30 000\$. En avril de la même année, de Gaulle profite d'un voyage important aux USA pour venir au Québec. Barrette lui sert de cicérone à Québec. « *Vous pouvez compter sur la France comme elle compte sur vous* » dira le général.

En octobre 1961, on assiste à l'inauguration de la Maison du Québec à Paris par Jean Lesage. André Malraux alors ministre de la culture, assiste à l'évènement. Au diner d'État en soirée, on entendit l'auteur du livre *La condition humaine* dire au micro : « *Dans l'ordre de l'esprit il n'y a pas de nations majeures et de nations mineures, il n'y a que des nations fraternelles* ».

En 1963, déjà de Gaulle confie à son ministre de l'information Alain Peyrefitte (1925-1999) que le Canada français est en pleine évolution et qu'un jour il pourra se séparer pour former des 'états associés'. L'idée de la souveraineté-association est déjà évoquée... En 1965, toujours en entretien avec Peyrefitte, le Président précise combien le Québec francophone, peuple noyé en plein Amérique du nord, ne pourra résister si la France ne réalise pas une jonction avec lui.

Du côté du Québec, Jean Lesage ne veut pas d'une simple vitrine touristique à Paris. La relation qui s'amorce doit favoriser les compétences du Québec. Paul Gérin-Lajoie signe un 'accord' pour le Québec en éducation. Choqué, le fédéral soulève que le mot 'accord' est pour le moins inapproprié! Il s'agit aux yeux du fédéral d'une simple 'entente'.

Daniel Johnson père invite de Gaulle à l'exposition universelle de Montréal en 1967. Ottawa en est frustré. Pour le premier ministre libéral Lester B. Pearson c'est un choc diplomatique. De Gaulle avait reçu au préalable le Premier ministre Johnson au Grand Trianon et avec les fastes et honneurs de la République plusieurs ministres du Québec, dont Jacques Parizeau et Paul Dozois. Pour visiter cette exposition universelle, de Gaulle décide d'arriver non pas à Ottawa, comme le souhaitait le fédéral, mais par le bateau 'Le Colbert' à l'Anse-au-Foulon à Québec! De Gaulle a 76 ans. Une traversée de 8 jours en mer houleuse indique pour notre conférencier tout l'attachement du général pour le peuple québécois! Le gouverneur-général Roland Michener et le ministre d'État à l'éducation du Québec, Marcel Masse, accueillent entre autre le Président. Le Président est venu au Québec, selon sa formule, pour le passé, le présent et l'avenir. « *La France vous entend, elle vous voit, elle vous aime* » dira-t-il. Puis, sur le chemin du Roy, à Berthierville, le général renchérit : « *La France a le devoir de vous aider, il y a longtemps qu'elle vous doit quelque chose et la France veut vous le rendre par le concours qu'elle souhaite apporter à votre développement* ».

---

Enfin, ce sera l'arrivée à Montréal et le discours célèbre au balcon de l'hôtel de ville. Le général s'adresse en ces mots à la foule en délire : « *Je vais vous confier un secret que vous ne répèterez pas, ce soir ici et tout le long de ma route, je me retrouvais dans une atmosphère du même genre que celle de la Libération! J'ai pu constater quel grand effort de progrès, de développement et par conséquent d'affranchissement vous accomplissez ici et c'est à Montréal où il faut que je le dise, s'il y a au monde une ville extraordinaire par ses réussites modernes, c'est la vôtre, je dis c'est la vôtre et je me permets d'ajouter c'est la nôtre! Vive le Québec, vive le Québec libre! Vive le Québec français et vive la France !* »

Le surlendemain à un diner à l'hôtel de ville, le Général expliquera sa pensée et il est intéressant de le citer: 'Durant mon voyage, j'ai eu une sorte de choc auquel ni vous ni moi-même ne pouvions rien...et je crois au cours de ce voyage avoir pu aller en ce qui vous concerne au fond des choses, et quand il s'agit du destin et notamment du destin d'un peuple, en particulier du destin du peuple canadien-français, aller au fond des choses et sans arrière-pensée c'est non seulement la meilleure politique, mais c'est la seule politique qui vaille en fin de compte, ensemble nous avons été au fond des choses et nous en recueillons les uns et les autres des leçons capitales. Nous les emportons pour agir. Vous dans ce Canada dont vous êtes le cœur et nous ...dans une Europe ravagée. Et quant au reste, tout ce qui grouille, grenouille et scribouille cela n'a pas de conséquences historiques dans ces grandes circonstances.'

Pour Roger Barrette, il est clair que la notion des 'états associés' au Canada revient alors dans la pensée du Président de la France. En une seule phrase, de Gaulle révèle au monde que le Québec a des difficultés d'être avec le reste du Canada et que son rêve de liberté existe.

Nous sommes au mois de juin 1967. Au mois d'août Alain Peyrefite vient au Québec et il signera les accords Masse-Johnson dans le domaine de l'éducation. Le décès du général a lieu au moment où le Québec est en crise. De Gaulle décède en effet le 9 novembre 1970. Il aura néanmoins marqué la grande histoire du Québec.

---

#### Nicolas Perrot, l'ancêtre des Perreault de Lanaudière par Claude Perreault

Selon Benjamin Sulte, Nicolas Perrot fut l'un des quatre ou cinq personnages marquants du 17<sup>e</sup> siècle dans l'Ouest. Né probablement en Bourgogne (France) vers 1643<sup>(1)</sup>, on sait qu'il fit ses études au collège de Godrans à Dijon; Nicolas Perrot est signalé au Canada, pour la première fois en 1660 suivant Claude-Charles Ménard le Roy de la Potherie et Benjamin Sulte. À cette même époque, le Père Martin de Lyonne, Jésuite, fut envoyé à La Rochelle pour recruter de jeunes gens désireux d'aller servir les Jésuites en Canada et plus particulièrement à Trois-Rivières. Il est probable que Nicolas Perrot se soit engagé avec ces derniers avant son départ de France comme le laisse entendre le Père

---

Charlevoix : « La nécessité avait obligé Nicolas Perrot à se mettre au service des Jésuites, ce qui lui avait donné l'occasion de traiter avec la plupart des peuples du Canada et d'apprendre leur langue »<sup>(2)</sup>. Et Benjamin Sulte ajoute : « Dès 1663, il était parmi les Sauvages du Wisconsin »<sup>(3)</sup>. Perrot quitte les missionnaires en 1665 et visite les Potéonatomis et les Renards.

Le recensement de 1666 nous le montre à Montréal comme domestique engagé chez Marie Pournin, veuve de Jacques Testard, sieur de la Forêt. Dès l'année suivante, Nicolas Perrot travaille en qualité de serviteur chez les Sulpiciens de Ville-Marie, d'après le recensement de 1667. Sa vie au service des autres se termine le 12 août 1667 par la société qu'il fait avec Toussaint Beaudry d'une part et Isaac Nafrechon et Jean Desroches de l'autre. Désormais, les trois prochaines années refléteront sa vie de coureur de bois. Plusieurs fois, il fera les voyages pour les pays de l'Ouest et reviendra à Montréal faire des transactions avec les marchands locaux et vendre des fourrures pour emporter en échange les produits français tant désirés des Sauvages dont il avait appris les différentes langues.

En 1670, l'intendant Jean Talon requiert les services de Nicolas Perrot comme interprète officiel et explorateur des pays de l'Ouest. À l'occasion d'une de ces missions avec M. de Saint-Lusson, avec l'approbation de quatorze peuples différents, il prit possession officiellement, le 14 juin 1671, des terres autour des Grands-Lacs et signe les procès-verbaux avec de Saint-Lusson, les Pères Dablon, Allouez et Drouillettes au Sault-Ste-Marie. Revenu de cette expédition, nous le trouvons en brouille à Québec avec M. de Saint-Lusson qui fait saisir les pelleteries que Nicolas Perrot avait rapportées de son voyage au début de septembre 1671. Ce contretemps force Nicolas Perrot à demeurer plus longtemps que prévu à Québec et lui fournit l'occasion de rencontrer, le mois suivant, Madeleine Raclos, sa future femme.

En effet, le 11 novembre 1671, Nicolas Perrot passe son contrat de mariage avec Madeleine Raclos devant le notaire Guillaume Larue à Champlain. On y lit ceci : « Nicolas Perrot fils de François Perrot et de Marie Sivot, de Davray, évêché d'Autun, et Madeleine Raclos fille de Bon Raclos et Marie Viennot ». Onze enfants naissent de cette union, sept garçons et quatre filles. Les districts de Joliette, Montréal et Nicolet renferment une bonne partie de sa postérité.

De Champlain où il a sa demeure, Nicolas Perrot va chez les différentes tribus sauvages des Grands-Lacs, soit pour son compte personnel, soit pour le service du roi. On le voit peu souvent dans sa famille qu'il transporte en 1678 sur la concession obtenue le 2 décembre 1677 de Charles Le Gardeur de Villiers, à la rivière Saint-Michel, près de Bécancour. Il y fait sa demeure permanente. La dite concession mesure quatre arpents de front par vingt de profondeur. Au recensement de 1681, il a 18 arpents en valeur, 2 fusils et 5 bêtes à cornes. Il est presque aussi riche que le Seigneur de l'endroit qui n'a que deux arpents de plus en valeur. C'est dire que ce coureur de bois engage un certain

---

nombre de gens pour faire valoir sa concession pendant ses expéditions chez les Miamis, Illinois ou Mascoutins. Ces peuples qui le voyaient revenir tous les printemps chargés de présents, lui donnent un nom indien « Métaminens » signifiant selon l'historien montréalais Claude Perrault<sup>(4)</sup>, petit blé d'Inde. Mais d'autres historiens prétendent que ce nom amérindien signifierait plutôt « l'homme aux jambes de fer » c'est-à-dire le marcheur impénitent qui, durant quelque quarante ans a erré à travers les rugosités de la savane parcourant de dizaines de milliers de kilomètres par des routes impraticables et affrontant avec courage maints dangers. Mais ce qui est certain c'est que partout où il passe, il sait imposer l'autorité du roi sur ces peuplades indigènes.

En 1684, M. le Gouverneur de La Barre nomme officiellement Nicolas Perrot Commandant pour le roi. Ses services furent souvent requis par La Durantaye, Dulhut, Tonty et les autres pour décider les Sauvages à suivre le point de vue français. Son zèle et son application dans l'exécution des ordres des représentants du roi son si connus que le roi Louis XIV lui envoie ses félicitations personnelles en 1684.

En mai 1685, il se rend à la Baie des Puants où il délivre la fille d'un chef sauteux détenue chez les Renards et obtient de ce chef la promesse que sa nation n'entrera pas en guerre avec celle qui s'était rendue coupable de cet enlèvement. Il se rend au pays des Miamis, Illinois et Mascoutins et explore la rive ouest du Mississippi et fait ériger le fort St-Antoine nommé en l'honneur d'Antoine Le Febvre de la Barre, le gouverneur. Chez ces tribus, à la mission Saint-François-Xavier, il donne, en 1686, un ostensor en argent conservé aujourd'hui au Musée de Neville au Wisconsin.



« Ce soleil a été donné par Mr Nicolas Perrot à la mission St-François-Xavier en la baie des Puants + 1686 »

En 1687, il participe à la destruction des villages Tsonnontouans ordonnée par le gouverneur Denonville. Malheureusement, pendant ce temps, la mission des Jésuites à la Baie des Puants passe au feu et il perd alors 40,000 livres en fourrure. Cette perte ne semblait pas, à première vue avoir trop affecté Nicolas Perrot puisqu'à l'occasion de son retour dans la vallée du Saint-Laurent, non seulement achète-t-il de Jean le Chasseur, la

---

seigneurie de la Rivière du Loup (en haut), le 15 mai 1688 mais encore fait-il quantité de transactions et engage bon nombre de gens pour l'aider dans ses affaires au pays des Grands-Lacs. Cependant, il sera incapable de verser les 4 000 livres en castor exigés pour l'achat de la seigneurie et devra la rétrocéder quelques années plus tard.

Le 8 mai 1689, il prend possession au nom de Sa Majesté de la Baie des Puants et de tous les pays de l'Ouest et y construit le fort Saint-Nicolas à l'embouchure du Wisconsin. Ces contrées que Nicolas Perrot parcourt depuis nombre d'années n'ont plus beaucoup de secrets pour lui. Aussi en 1693, il découvre des mines de plomb au Mississipi. Il connut aussi diverses aventures : en 1697, il allait périr sur le bûcher lorsqu'il fut délivré par les Outaouais.

Au lendemain de la suppression des congés de traite, Nicolas Perrot abandonne la course des bois. « Il est très pauvre et misérable » observera Callières en 1702. Toutefois, Nicolas Perrot sert d'interprète, en 1701, auprès du gouverneur, M. de Callières et des représentants des tribus du centre de l'Amérique lors des négociations qui mèneront à la signature de la Grande-Paix à Montréal. L'un des chefs amérindiens, le chef des Poutéouatamis supplie le gouverneur de renvoyer Perrot parmi les siens pour cimenter davantage cette alliance mutuelle. Cette demande sera refusée, même si elle était la conclusion logique de ce traité de paix car Perrot a eu le malheur de déplaire à certains courtisans.

En 1710, M. de Vaudreuil le nomme Capitaine de la Côte de Bécancour. Les dernières années de sa vie se passent tranquilles où il rédige ses mémoires : *Mémoire sur les Outaouais*, *Mémoire sur les guerres des tribus* et le plus connu, *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale*, publié et annoté à Paris par le R.P. Thailhan, S. J., en 1861.

Il décède le 13 août 1717 à Bécancour à l'âge de 74 ans. Ses descendants commémoreront sa mémoire le 13 août prochain à Bécancour.

- 
- 1) *Ses parents se sont mariés à Ménétreux-le-Pitois (Bourgogne), en 1640 – d'après l'archiviste de la Côte-d'Or, son père résidait à Darcey à partir de 1651 : ses frères et sœurs y sont baptisés.*
  - 2) *Père François-Xavier de Charlevoix, Histoire générale de la Nouvelle-France (1744) II, p.234.*
  - 3) *Benjamin Sulte – Mélanges historiques, vol. 1, page 50*
  - 4) *Conférence prononcée à la Société Généalogique Canadienne-Française et dont un compte-rendu fut publié le 2 avril 1956 dans le journal Le Devoir.*

---

### **PHOTO MYSTÈRE MESSENGER 53**

Messieurs Léon Lanoix et Bernard Houle sont nos gagnants du dernier MESSAGER 52 : FÉLICITATIONS pour avoir reconnu Val-Saint-Côme et le maire Charles-Auguste Majeau de SCB.

Transportons-nous maintenant au temps où nos vénérables patriarches esseulés ou malades pouvaient compter sur les soins des religieuses : à Joliette une institution était particulièrement vouée à cette responsabilité. Pouvez-vous en dire le nom et la situer? Quelques pierres grises peuvent peut-être vous aider...attention vous brûlez!



Vous pouvez nous faire parvenir vos réponses par courriel : [shlanaudiere@videotron.ca](mailto:shlanaudiere@videotron.ca) ou en nous téléphonant au 450-867-3183.

Bonne chance!

---

# BONNES VACANCES À TOUS ET TOUTES